

The background is a detailed botanical illustration. It features a variety of plants: red, branching, root-like structures in the top left; three red tomatoes with yellow stars in the top center; yellow pea pods and flowers in the top right; a large, vibrant orange and yellow flower in the center right; green, lobed leaves with red veins in the bottom left; and a yellow, bell-shaped flower in the bottom right. The entire scene is set against a light, textured background.

**TADE
THOMPSON**

**ROSE
WATER
RÉDEMPTION**

Nouveaux Millénaires

ROSEWATER : RÉDEMPTION

Du même auteur
dans la même collection

Trilogie Rosewater :

1. Rosewater
2. Rosewater : Insurrection

TADE THOMPSON

ROSEWATER : RÉDEMPTION

roman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Henry-Luc Planchat

Nouveaux
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
THE ROSEWATER REDEMPTION

© Tade Thompson, 2019
© Éditions J'ai lu, 2020, pour la traduction française

EAN 9782290174272

Pour Hunter.
Les puînés sont les meilleurs !

Le corps de l'homme n'est pas distinct de son âme ;
ce que l'on nomme le corps
est une partie de l'âme perçue par les cinq sens.

William BLAKE,
Le Mariage du Ciel et de l'Enfer

Prélude

Derniers jours

Je ne suis pas la mieux placée pour raconter cette histoire, mais personne d'autre ne s'est porté volontaire. Les rares individus qui connaissent tous les faits, ou en connaissent davantage que moi, n'ont aucun désir de les revivre. Moi non plus, mais je tiens à relater les événements, et je vais donc le faire. On prétend que l'information, comme l'énergie, est indestructible. Je ne peux pas l'affirmer car je ne suis pas omnisciente. Mais je sais que l'horizon de ma réalité s'estompe, alors je vais me dépêcher d'entamer ce récit.

Si je ne suis pas la mieux placée pour raconter cette histoire, c'est parce qu'elle me concerne et que je ne suis pas du tout objective. Je risque même d'altérer certains faits par souci de crédibilité. Si vous êtes prêts à accepter cet avertissement, écoutez-moi : je m'appelle Oyin Da et je vais tout vous dire, du début à la fin.

On m'a pourchassée durant la majeure partie de mon adolescence et toute ma vie d'adulte. Le gouvernement prétend que je suis dangereuse et c'est vrai, si vous croyez que les idées sont dangereuses. Une balle de fusil est une idée.

De même qu'un fusil de chasse. Il m'arrive de porter une djellaba pour que les gens ne sachent pas de quelle époque je viens.

Il y a eu un problème avec mon système de voyage temporel. Ce n'est pas qu'il soit en panne ; non, il

fonctionne. C'est plutôt la manière qui a des ratés. Le gars qui a construit la machine, Conrad, était... intelligent, mais aussi, d'après ce que j'ai pu lire de ses écrits, complètement psychotique. Par exemple, qu'est-ce que « hucfarlobe » peut bien vouloir dire ? Tous les textes de Conrad sont pleins d'expressions farfelues comme celle-ci, de néologismes et de métonymies. Ni moi, ni mon père, ni le professeur ne pouvions rien y changer dans le Lijad. Sans parler du type de miniaturisation nécessaire à mes parties cybernétiques.

Nous devrions commencer. Il n'y a pas de temps à perdre. Et pourtant, j'en perds en ce moment, parce que j'ignore par où débiter. Il s'est passé tant de choses ; il s'en passe encore beaucoup et il s'en produira bien d'autres. Le monde entier observe Rosewater et les membres de l'Union africaine s'interrogent sur ce qu'ils doivent en faire. Cela ne sera pas une décision compliquée – ils ont déjà annexé récemment les Caraïbes. Rosewater sera facilement absorbée. Sauf que rien de ce qui concerne Rosewater n'est facile ou prévisible. C'est vrai, la cerise sur le gâteau est gratuite, mais il faut quand même payer pour le gâteau. C'est inévitable.

Je suis Oyin Da, l'improbable, ou Bicycle Girl. Je suis une artiste ; la glaise que je pétris, c'est l'histoire. Suivez-moi bien. Il y aura des virages brusques, de rapides changements de perspective, des tempêtes soudaines.

Je suis Oyin Da, l'improbable, et Rosewater vit ses derniers jours.

Tuer à Rosewater

En 2068, comme les guérisons se produisent maintenant en permanence à Rosewater, et pas seulement une fois par an, il est presque impossible de tuer quelqu'un dans les

limites de la ville. Les quatre membres de mon équipe tirent sur cet homme depuis quinze minutes, rechargent, lui logent des balles dans le cerveau afin que sa personnalité soit complètement détruite lors de sa régénération et que les extraterrestres ne puissent pas utiliser son corps.

« Attendez, dis-je. Essayez avec une charge chimique. »

Le crâne est ouvert, le visage en bouillie, et malgré cela il se reconstitue. Tolu place une charge au creux de la cavité crânienne et court se mettre à l'abri. « Ça va péter. »

L'explosion est assourdie, mais le feu chimique jaillit dans toutes les directions et je sais que son cerveau ne peut pas survivre à cela. Nous avons déjà récupéré sa puce d'identification.

« Filons avant l'arrivée de la police », dis-je.

Ils se dispersent tandis que je disparaissais dans la xénosphère.

Koriko signifie Herbage

Elle apprécie les matinées. Elle aime écouter les vers de terre qui se tortillent doucement dans le sol et les oiseaux qui s'exercent à leurs chants ; elle aime sentir l'humidité de la rosée. Le soleil vient d'apparaître à l'horizon et la lumière qui se répand exalte toutes les formes de vie qui entourent Alyssa, y compris les humains et les gens de son peuple, les Originiciens. Une fois de plus, elle a dormi dehors. Partant des cristaux de son corps, des vrilles se sont enfouies dans le sol, se sont ramifiées pour la recouvrir d'un réseau de tiges frêles. Elle bâille, brise les filaments délicats en s'étirant, puis se lève.

Elle aperçoit la vallée du Yemaja, la ville qui se développe au centre, avec ses banlieues tentaculaires. La frontière avec le Nigeria est surveillée par des sentinelles

robotiques et par les humains de la garde de nuit, qui portent des tenues bardées d'équipements technologiques.

Là où s'élevait le biodôme s'étend maintenant un aéroport. À côté se trouve la Ruche, qui abrite les Originien.

C'est ce qu'elle a toujours souhaité ; du moins, ce qu'a souhaité le côté originien de sa personnalité : un monde qui n'est pas pollué par les toxines et les résidus d'une industrie effrénée. Il n'y a pas de drones étrangers dans le ciel. Les Nigériens ont renoncé à en envoyer – les nombreux ganglions les abattaient systématiquement et leur remplacement devenait trop coûteux.

Elle est la ville. Le système nerveux d'Armoise se répand sur tous les murs, dans la terre et dans le fleuve. Elle est tout cela, et tout cela est à elle.

Ainsi, elle peut à la fois sentir et entendre le bruit de la déflagration. L'explosion se produit très loin de son corps, mais sa conscience passe aussitôt dans l'univers mental – ce que les humains appellent la xénosphère.

Comment me nomment-ils ? Koriko, ce qui signifie « herbage ». Ils doivent m'attribuer un nom pour pouvoir me vénérer. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai jamais répondu à leurs supplications et ne m'occupe que des affaires des Originien, mais j'entends sans cesse leurs prières. Certains me considèrent comme la ville et m'appellent Rosewater, ce qui est partiellement juste. Mais c'est grâce à Armoise que cette ville existe. Tandis que je réfléchis à cela, Armoise s'agite, exprime des pensées chaleureuses, affirme son affection. Mais tout cela ne m'est pas destiné. Il rêve à mon prédécesseur, Anthony ; à son vieil avatar qui a péri. Je crois qu'il le préférerait. Pour moi, il reste silencieux.

C'est un terrain de jeux. Ou ça l'était. Un récent cratère contient des enfants humains, blessés ou morts. Sans doute un obus tiré pendant l'insurrection, qui n'avait pas encore explosé. Le métal des balançoires et des toboggans est tordu, brûlant, fumant. Seize enfants sont blessés et

Alyssa ne met que quelques minutes pour les soigner, avant l'arrivée des parents affolés.

Alyssa entend les prières, mais ne faiblit pas. Sa résolution demeure intacte. Elle donne des instructions et, loin sous la ville, Armoise s'éveille. La terre frémit, gronde pour la seconde fois, et des vrilles sortent du sol, s'enroulent autour des cinq petits cadavres et les emportent dans les entrailles d'Armoise malgré les cris et les supplications futiles des parents.

Ne savent-ils pas ? Pourquoi demandent-ils ? Pourquoi continuent-ils de demander ? Des milliards de gens attendent encore un hôte sur la lune d'Origine, et Alyssa-Koriko est leur psychopompe.

« Adressez-vous à vos propres dieux », déclare-t-elle à ceux qui prient.

Elle quitte son lieu de repos pour aller s'occuper des cinq corps.

Limites

Oyin Da regarde Koriko s'éloigner. Pour bannir le désespoir, elle doit se rappeler que chaque problème possède une solution. Elle sent le même état d'esprit chez Tolu Eleja, accroupi près d'elle. Depuis que Kaaro et elle l'ont sauvé, en 66, Tolu s'est engagé dans la résistance avec détermination, sans ménager ses efforts ; il s'est montré efficace contre les agents du gouvernement et sait se concentrer sur l'objectif à atteindre. Un bon soldat. Malheureusement, le comportement de Koriko est différent de tout ce qu'on pouvait attendre et, dans la situation actuelle, les talents de Tolu ne se révèlent pas très impressionnants.

« Elle est trop puissante et ne montre aucun repentir, dit Tolu.

— Je sais, répond Oyin Da.
— Comment allons-nous...
— Je ne sais pas. Mais je veux qu'on teste ses limites.
Allons-y. »

Mafe

Le témoin dit à Aminat que l'homme mort était destiné à mourir jeune.

« Il s'appelait Jackson Mafe et c'était un crétin. Vous pouviez vous montrer aussi patient que possible, Jackson arrivait quand même à vous taper sur les nerfs. Il était un peu... vous savez ? » Le témoin pose son index contre sa tempe, puis le fait tourner tout en levant les sourcils. Aminat hoche la tête. Jackson souffrait en quelque sorte de trouble d'apprentissage. *Continuez.*

« J'arrive sur Lumumba Road vers six heures du matin. Je vois Mafe passer devant moi, je lui dis bonjour, mais il ne répond pas. Je hausse les épaules. Quelques minutes plus tard, il repasse dans l'autre sens. Seulement, il ne marche pas. Il a l'air de défiler, mais d'une façon bizarre. Comment ça s'appelle quand on lève les pieds très haut ? Sans plier les genoux ?

Le pas de l'oie.

« Oui, c'est ça. Il marchait au pas de l'oie. »

Quoi qu'il en soit, Mafe est maintenant refroidi, figé dans la position qu'il a prise en tombant, mouillé par la rosée matinale de Rosewater, encore vêtu des habits qu'il portait hier, le visage plutôt serein, lisse et inexpressif. Il n'est certainement pas mort depuis longtemps. Comme les goules ne l'ont pas encore réclamé, il est en train de devenir un réanimé. On n'en voit plus beaucoup, ces derniers temps. Les Originienens récupèrent rapidement le moindre corps disponible, parfois juste après le décès. Au

moment où Aminat achève d'enregistrer les propos du témoin, Mafe est déjà une masse qui gigote et ses yeux sont ouverts. Aminat a l'impression qu'il la fixe d'un air accusateur.

Elle réunit une équipe d'inspecteurs et leur ordonne d'arrêter les suspects.

« Pourquoi ? » demande un des policiers.

Parce que c'est votre boulot, répond Aminat, ce qui provoque l'hilarité générale, mais les rires s'éteignent lorsque les inspecteurs voient son regard glacial.

Quatre personnes sont arrêtées, dont une, en train de manger de l'*abula*, insiste pour emporter une partie de son plat, parce que « la nourriture est dégueulasse en prison ». Malgré ses menottes, le prisonnier continue de manger en souriant.

Comme Aminat s'y attend, l'examen des puces d'identification des suspects révèle de nombreuses irrégularités. Elles contiennent des renseignements civils, mais aussi des informations militaires ajoutées pendant la guerre, ainsi que des identités fantômes, comme toutes les puces ID des criminels. Aminat elle-même possède une identité fantôme, qu'elle utilisait lorsqu'elle était en cavale durant l'insurrection.

Avant même d'arriver à son bureau, elle reçoit un appel du maire.

« Laissez-les partir », dit-il.

De qui parlez-vous ? Elle joue les idiots.

« Vous savez de qui je parle. J'ai beaucoup de travail aujourd'hui, et vous aussi. Ne perdez pas votre temps à tracasser des héros de guerre. »

Des héros de guerre ? Ils ont provoqué la mort d'un pauvre homme sans défense. Ils lui ont...

« Est-ce qu'ils ont abattu quelqu'un de sang-froid ? Ils lui ont donné des coups de couteau ? De baïonnette ? Ils l'ont battu ? »

Non.

« Alors, relâchez-les, Aminat. Bon sang ! »

Ce n'était pas pour le compte d'une... société privée.

« Au revoir, Aminat. »

Elle donne les ordres nécessaires, mais autorise officiellement une surveillance par des arthrodrone, qui transmettent les données dans son implant hypodermique. Durant toute la journée, elle suit par intermittence le comportement des quatre suspects. Les pathologistes disent que Mafe s'est éloigné comme un réanimé ordinaire, sans avoir été réimplanté. Koriko devait être trop occupée.

Plus tard, Aminat quitte subrepticement son domicile en utilisant l'ID fantôme que Bad Fish lui a procurée. Elle se sent à l'écart de son amant, mais se dit en même temps qu'il est encore possible de réparer leur relation ; elle a le sentiment de dévaler le flanc d'une montagne juste devant une avalanche.

Pas vraiment endormi

Dès qu'Aminat quitte la maison, la rupture de leur lien psychique réveille Kaaro, l'arrachant à un rêve dans lequel il s'écorchait la joue contre un mur en torchis. Il ne se lève pas, ne s'étire même pas. Il sait déjà ce qui va se passer. Elle va s'absenter pendant quelques heures et reviendra épuisée, contusionnée, mais ne parlera pas de ce qui lui est arrivé ; et Kaaro n'osera pas fouiller son esprit pour le découvrir.

Son téléphone se met à clignoter. Il pense d'abord que c'est un message d'Aminat, mais il s'agit d'une notice de mise à jour de son implant sous-cutané. Il l'accepte, puis active le mode nocturne de l'appareil.

Après quoi, il se retourne et replonge dans le sommeil.

Sale affaire

Une part importante du monde de Bad Fish disparaît. Il interrompt ses recherches dans les réseaux non contigus et cherche à comprendre ce qui se passe.

Ayant retiré son casque interactif, il cligne des yeux pour adapter sa vision à l'éclairage de son atelier. Trois yahoo-yahoos – de jeunes arnaqueurs – sont endormis sur le plancher dans différentes positions ; l'un d'eux a la bouche grande ouverte. Au mur est accrochée une combinaison sur laquelle Bad Fish travaille encore – et qu'il a presque terminée. Il fait glisser son fauteuil vers un des cinq ordinateurs, manquant de cogner contre un des pieds de la table, puis affiche les infos sous forme holographique.

Bad Fish conserve une carte des déplacements de toutes ses puces d'identification, sur laquelle sont surlignées les balises des personnes dignes d'intérêt.

Kaaro se trouve en tête de liste, parmi les cinq premiers ; Bad Fish le suit chaque jour avec assiduité.

Son ID vient de disparaître.

Cela pourrait signifier beaucoup de choses. Une erreur logicielle, l'entrée dans un bâtiment protégé, ou même la mort.

Bad Fish réinitialise le système, se concentre sur Rosewater, mais Kaaro ne réapparaît pas. Il cherche alors Aminat et détecte son ID fantôme. Il la suit grâce à divers appareils de surveillance, ce qui n'est pas un mince exploit car son empreinte cybernétique est invisible sous cette forme, et d'autres fantômes grossiers se trouvent près d'elle. Le yahoo-yahoo le plus proche de lui lâche un pet et Bad Fish lui donne un coup de pied.

Il se frotte le menton. Apparemment, Aminat est en train d'accomplir une mission et il pourrait être dangereux de la contacter maintenant. Il pourrait appeler Kaaro, mais cet enfoiré fait peut-être partie de l'opération, même s'il

est censé être « à la retraite ». Au lieu de cela, Bad Fish vérifie soigneusement son matériel, tout en réprimant un sentiment de malaise.

Mauvaise odeur

Je suis sûre que quelque chose cloche, mais je ne sais pas quoi. Je reste assise, à regarder le mur sur lequel sont punaisées des informations concernant tous les personnages. Mon dernier voyage en 2067 m'a laissé une curieuse impression, en particulier parce que j'avais déjà vécu exactement ce moment et que j'en gardais un souvenir différent. Est-ce un problème de mémoire ou la machine glisse-t-elle dans des dimensions parallèles ?

Mes yeux sont douloureux. Je les frotte et me remets au travail.

Kaaro. Aminat. Jack Jacques. Hannah Jacques. Alyssa, ou Koriko. Taiwo. Femi Alaagomeji. Bad Fish. Armoise. Rosewater.

Ils tourbillonnent dans un vortex dont dépend l'avenir de l'humanité. Peut-être suis-je la seule personne capable de comprendre ce qu'il faut faire, et quand le faire. En tout cas, je l'espère.

J'arrache tous les papiers et les jette en l'air, puis les regroupe, les empile au hasard et les fixe dans un ordre différent dans l'espoir de découvrir un indice, de trouver une nouvelle inspiration.

Je donne deux coups de poing contre le mur. La pièce ressemble à l'intérieur d'une citerne, ce qu'elle a sans doute été un jour. Tous les écrans sont éteints ; les émanations gênent mes réflexions. Une trappe s'ouvre et une main me tend une tasse de café fumant, déjà la cinquième depuis une heure. Je me brûle la langue, le remarque à peine. Quelque chose d'acide me retourne l'estomac – de toute

évidence, un homme ne peut pas se nourrir uniquement de café. Une femme non plus.

Je me passe des morceaux d'I.K. Dairo, en commençant par *Salome* ; je chantonne en même temps, je hoche la tête.

Je réfléchis.

Te chercher dans le trou où tu te terres

Contrairement à beaucoup de monde, Dahun est satisfait.

Sa maison se trouve au Niger, du côté saharien de la Grande Muraille verte, là où règnent une chaleur agréable et un air embaumé. Les nuits sont mystiques et l'on perçoit faiblement des voix qui s'expriment dans diverses variantes de l'arabe. Par temps clair, il peut entendre la musique rythmée provenant du Disco Inferno, l'unique boîte de nuit. Assis sur sa véranda, Dahun porte un toast à la pleine lune et lit les cours de la Bourse. Il n'y connaît rien, mais souhaite devenir un expert sur le sujet grâce à l'argent que lui a procuré son dernier travail. Il se demande s'il en a terminé avec le mercenariat car il ne ressent plus aucune envie de manier une mitrailleuse ou de se mettre en danger, quelle que soit la rémunération.

Il avale son gin d'un trait, se ressert un autre verre.

Quand il a vidé la bouteille, il se sent étourdi et se dirige vers sa chambre, mais, pris d'une impulsion soudaine, il décide de faire une promenade pour s'éclaircir les idées. Il est encore tôt ; il pourrait marcher jusqu'au village, parler à de véritables êtres humains qui ne se trouvent pas à l'autre bout d'un média électronique. Il enfle une capuche – la nuit, il peut faire très froid dans le désert. Dès qu'il s'est éloigné d'un mètre de chez lui, les protocoles de sécurité s'activent automatiquement.

Dahun descend l'allée, puis tourne à gauche pour suivre la route poussiéreuse bordée d'arbrisseaux. Il perçoit quelque chose de bizarre, à peine deux secondes avant qu'on lui presse la bouche, qu'on lui serre la gorge et qu'on bloque ses bras. C'est comparable à un python ou à un boa constrictor ; organique, musclé, implacable. Dahun tente vainement de le mordre. Il s'écroule en se maudissant d'être devenu si ramolli et aperçoit alors l'homme qui semble contrôler le serpent.

« Caleb Fadahunsi, déclare l'inconnu. Restez calme. Vous êtes en état d'arrestation. »

Même dans l'ombre, les contours de l'homme sont curieux. Il porte une sorte de pull à capuchon et un pantalon noir assez moulant, mais la chose qui maintient Dahun sur le sol semble provenir de son bras droit. Il connaît le prénom de son prisonnier ; quels que soient ceux pour lesquels il travaille, ils ont bien fait leur boulot. Dahun n'apprécie pas qu'on l'appelle Caleb. Une automobile approche au même instant, ce qui n'est évidemment pas une coïncidence. C'est une jeep banalisée, de type vaguement militaire, et elle roule à vive allure. Elle ne ralentit qu'en arrivant à une vingtaine de mètres d'eux, et le drone de chasse de Dahun lui envoie alors un petit missile. L'homme sursaute, ainsi que Dahun quand il se rend compte que le véhicule est intact – probablement blindé.

« Ne résistez pas », dit l'inconnu.

Ce qui n'est pas très avisé, car le drone ouvrira le feu dans quelques secondes. Il est connecté à la puce d'identification de Dahun et va tirer sur tout ce qui bouge, à part lui. L'appareil vient de décoller du toit et fonce vers eux. Pourtant, l'homme garde son calme.

« Ce sont des balles perforantes, précise Dahun. Partez de votre côté et restons-en là. » Mais ses paroles sont partiellement étouffées par le serpent.

Le drone est poursuivi par deux ombres. Dans la lueur de la pleine lune, Dahun voit qu'elles battent des ailes. Des hiboux. Des hiboux cybernétiques d'observation. Ils foncent vers le drone qui tente, mais trop tard, de s'esquiver et de changer de cible. Pris entre eux, il est abattu sans bruit.

Le tentacule – car ce n'est évidemment pas un serpent – se décontracte. La voiture approche de nouveau et vient s'arrêter près de Dahun.

« Montez », ordonne l'homme.

Dahun se redresse. « Vous m'avez seulement eu parce que j'ai voulu faire une promenade. »

L'homme pose la main sur la tête de son prisonnier en le faisant entrer dans le véhicule. « Et qui vous en a donné l'envie, selon vous ? »

La voiture électrique est automatisée ; sans doute un véhicule gouvernemental. L'homme passe des menottes aux poignets de Dahun. La peau claire, un corps doté d'organes monstrueux, il vient manifestement de Rosewater, ce qui est troublant car les animaux cybernétiques d'observation, les ACO, sont normalement contrôlés par le gouvernement nigérian. Et il y a ce véhicule militaire. À la fin de la guerre, Dahun et le maire Jack Jacques se sont quittés en bons termes. Jacques l'a rétribué généreusement et sans délai. Pourquoi voudrait-il...

« Qui êtes-vous ? » demande Dahun.

Le visage de l'homme reste dissimulé dans l'ombre de sa capuche. Le tentacule s'enroule et claque le siège comme une langue de serpent.

« Pour qui travaillez-vous ? »

Toujours pas de réponse.

« Vous venez de Rosewater ? Vous êtes un reconstruit ? »

La voiture cogne contre un nid-de-poule. L'homme est pressé contre sa ceinture de sécurité. « Idiot.

— Quoi ? » demande Dahun.

L'autre penche la tête en avant ; sa capuche ne semble abriter qu'un abîme de ténèbres. « Vous êtes un idiot. Mais rassurez-vous, vous n'êtes pas le seul.

— Je ne pense pas...

— Ma mère était juriste et me répétait que toute personne arrêtée dans un pays libre, ou soi-disant libre, avait le droit de garder le silence. Mais les suspects exercent-ils ce droit ? Non. Il faut toujours qu'ils ouvrent leur grande gueule. Comme si les policiers étaient leurs confesseurs. Enfin, ils aimeraient bien l'être, mais ce n'est pas le cas. Chacun a envie de raconter son histoire, mais cela risque de l'incriminer. Alors, fermez-la, Caleb. Vous ne savez absolument pas qui je suis ni pourquoi je vous ai arrêté. Tout ce que vous diriez pourrait me servir. »

Il a l'air de venir d'Afrique du Sud ; avec ce curieux accent, pas vraiment néerlandais.

« Donc, je suis bien en état d'arrestation ? »

Mais, suivant son propre conseil, l'homme garde le silence.

Pendant ton sommeil

Kaaro est réveillé par son téléphone. Numéro inconnu. Les draps sont froids du côté du lit où dort habituellement Aminat.

« Vous devez venir à la prison, monsieur Kaaro. » La voix d'un étranger.

« Je n'ai plus le droit d'entrer dans des bâtiments gouvernementaux. Et appelez-moi simplement Kaaro.

— Ces restrictions ont été levées pour l'occasion et des précautions seront prises.

— Ouais, mais je ne suis pas obligé de vous obéir. Je ne travaille pas pour le gouvernement. J'ai pris ma retraite.

— Femi Alaagomeji a demandé à vous voir, monsieur. »

Kaaro jette un coup d'œil vers le côté vide du lit. « J'y serai dans une heure. »

Ce salaud de Locke

« J'aimerais qu'Hannah Jacques réponde à cette question », dit l'animateur.

Hannah n'hésite pas. « Pour vous expliquer les choses, je vais vous donner un exemple universel, que vous soyez de Rosewater ou de Ojuelegba, Lagos. Imaginons une personne, une femme de quarante ans, de quarante printemps dans la langue classique. Elle a un accident de voiture ou fait une grave chute. Quoi qu'il en soit, son cerveau est grièvement détérioré, cependant elle ne meurt pas. Après une période de soins intensifs et d'opérations chirurgicales, elle continue de vivre, mais elle n'est plus elle-même. Sa personnalité a changé. Prenons cette même femme, quarante ans plus tard. Cette fois, elle n'a pas eu d'accident, mais souffre de la maladie d'Alzheimer. Ce n'est plus la personne qu'elle était à quarante ans, ou même à quatorze ans. Imaginons maintenant que cette même femme n'a pas subi d'accident et qu'elle n'est pas sénile, mais qu'elle a une attaque et qu'elle éprouve des problèmes de compréhension et d'élocution. Elle n'est plus la même. Je pourrais continuer. Parler de schizophrénie. De stress post-traumatique. D'amnésie.

— Vous devez répondre à la question, madame Jacques, insiste l'animateur.

— La personnalité ne peut pas être réduite aux souvenirs d'un individu. Nous croyons que, lorsqu'ils meurent, les réanimés perdent leur personnalité et qu'ils ne sont plus que des corps après avoir été ressuscités par Armoise. De simples enveloppes biologiques attendant d'être occupées par un esprit extraterrestre. C'est comme un cauchemar

imaginé par le fantôme de John Locke. Voyez ces extra-terrestres stupides mais technologiquement avancés qui ont stocké les souvenirs de leur population *avant de la détruire volontairement*. De toute évidence, Locke dirait que les souvenirs *constituent* les personnes et que, dans ce sens, chacune d'elle continue de vivre dans un serveur informatique situé à des milliards d'années-lumière. Il dirait aussi que les réanimés ne sont pas vivants parce qu'ils ne possèdent apparemment aucun souvenir de leur existence antérieure. Utiliser les corps des réanimés comme hôtes pour les Originienis morts serait aussi facile, et éthiquement discutable, qu'enfiler des vêtements d'occasion achetés à une vente de charité. En vérité, utiliser les réanimés, c'est raviver les blessures des familles endeuillées. »

L'animateur lève la main. « Je me dois de vous interrompre et de vous rappeler la question : considérez-vous que les réanimés originienis sont des personnes ?

— Je considère comme des personnes les corps dans lesquels ces souvenirs sont transférés. L'humanité ne se réduit pas à des souvenirs. L'individualité est incarnée dans le corps. Une Hannah Jacques réanimée est encore Hannah Jacques, tout comme une Hannah Jacques sénile reste encore Hannah Jacques.

— Dans ce cas, qui est originien ? demande l'animateur.

— Les Originienis sont tous morts à la suite d'un autogénocide déguisé en stratégie de survie désespérée. J'ai aussi une question pour vous : quand ils transfèrent une personnalité dans un corps humain, est-ce qu'une copie est conservée dans le serveur de stockage ? Alors, qui est le véritable Originien, la copie numérique du serveur ou celle qui est installée dans le corps humain ?

— Notre émission touche malheureusement à son terme. Mesdames et messieurs, c'était Hannah Jacques. »

Quand les applaudissements s'apaisent et que les micros sont éteints, l'animateur murmure à Hannah : « Votre mari ne va pas aimer ça.

— Vos sourcils sont mal épilés », réplique-t-elle avant de quitter la salle.

La sœur de Soledad

Femi plisse les paupières quand ils viennent la chercher. En général, elle est maintenue dans le noir durant vingt-trois heures par jour, au pain et à l'eau ; l'équipement de la pièce se réduit à un seau, dans un coin de la cellule ; pour ajouter à son humiliation, elle est observée par la caméra infrarouge installée au plafond. Elle a cessé de compter les jours, mais elle sait qu'elle est incarcérée, sans jugement, depuis environ un an et demi. Elle n'a plus eu de règles au bout de six mois ; la malnutrition. Chaque mois, un médecin indifférent lui fait passer un examen médical. Chaque jour, pendant l'heure où elle peut profiter de la lumière du soleil, elle vérifie l'état de ses plaies, de ses ongles, la couleur de sa peau, rien que pour constater la progression de sa déficience en vitamines et en minéraux. Le pain est souvent moisi ; elle espère que la pénicilline lui procure une petite dose d'antibiotiques et peut-être quelques micronutriments.

Son esprit.

À un moment, Femi était certaine de devenir folle, mais elle a révisé son jugement.

Elle n'a pas été interrogée, ni torturée, ni violente. Techniquement, ce genre de détention est considéré comme de la torture par les Nations unies, mais qui se soucie encore de leur opinion ? L'ONU a sombré dans des luttes intestines après la disparition des USA, quand

le Royaume-Uni n'était plus assez puissant pour tenir tête à la Chine et à la Russie.

Vous avez peur ?

Non. Ils contrôlent mon corps, bien sûr, mais tous leurs esprits réunis ne sont pas aussi forts que le mien. Je ne craquerai pas, si c'est ce que vous voulez dire.

Vous ne craignez pas de mourir ?

Si je meurs aujourd'hui, je ne mourrai plus demain, comme dit la chanson.

J'ai besoin de vous savoir en vie.

Ma chère, j'apprécie nos discussions, mais je ne peux donner aucune garantie sur ma survie pour le moment. S'ils me voient parler toute seule, ils m'enverront peut-être dans un hôpital psychiatrique.

J'ai encore beaucoup de choses à vous dire...

S'il le fallait, Femi pourrait supporter l'isolement. Cela ne serait pas facile, mais elle en serait capable. Elle possède l'avantage de connaître exactement ses forces et ses faiblesses, ce qui ennuie habituellement les gens, car elle est insensible aux flatteries et se montre rarement hésitante ou gênée. En vérité, elle a reçu dans sa cellule la visite d'une personne inattendue, qui revient régulièrement et rend le temps plus supportable. Mais ses geôliers n'en savent rien et Femi suppose qu'ils sont troublés par son calme.

Elle s'étonne quand on vient la chercher car ce n'est pas le moment de sa promenade à l'air libre. De plus, au milieu de la matinée, la lumière est plus vive qu'à l'ordinaire. D'habitude, elle sort dans la soirée. Jack Jacques a peut-être finalement trouvé le courage d'ordonner une exécution sommaire ? Femi n'est pas prête à mourir, mais il y a beaucoup de choses pour lesquelles elle n'était pas prête et qu'elle a su affronter quand le moment s'est présenté.

On la conduit devant un minable bureaucrate qui se donne de grands airs et lui annonce qu'elle sera libérée

le lendemain, mais sans lui expliquer pourquoi. Le terme de « liberté » est d'ailleurs exagéré, car elle sera exilée à jamais de Rosewater.

« Je veux parler à Kaaro, dit-elle. Pas au téléphone, mais en personne. Et aujourd'hui. »

Routine_de_gestion_des_exceptions

La requête concerne son nom.

« Lora Asiko. »

Ils veulent connaître son âge. Options : factuel/désinvolte. Désinvolte.

« Une dame ne le révèle jamais. »

Rire. Requête : son travail.

« Je suis l'assistante du maire, M. Jack Jacques. »

Requête : sa nourriture préférée.

« La glace au chocolat, sans pépites à l'intérieur. »

Requête : son lieu de naissance.

Données inaccessibles.

« Désolée, je ne comprends pas. »

Répétition de la requête.

Données inaccessibles.

#Risque_de_boucle_réursive

Estimation/mensonge.

« Je suis née à Lagos, comme le maire. »

Requête : la raison de son inquiétude.

« Je suis restée trop longtemps loin du maire. Il a besoin de moi pour gérer son bureau et son emploi du temps. J'ai hâte de revenir. »

Requête : la racine carrée de 8936.

« 94,53. »

Requête : la signification de « *Mo beru agba* ».

« C'est une phrase en yoruba, qui signifie littéralement "je crains mes aînés", mais se rapporte en fait à la peur des

entités surnaturelles, comme les enchanteurs, les mages et les sorcières. C'est aussi une expression détournée exprimant du respect ou de la crainte envers des personnes âgées, ou le souhait qu'une personne jeune se comporte honorablement afin de bénéficier d'une vieillesse paisible. Je crois. »

Requête : ...

#Interruption.

#Inutile_de_répondre_à_des_requêtes_supplémentaires.

#Ils_savent_que_tu_es_fonctionnelle_et_opérationnelle.

« Je n'ai plus envie de répondre à vos questions. Je veux m'en aller. »

Requête : ...

#Interruption.

« Je vous laisse. Au revoir. »

Elle sait

Je comprends ce que fait Éric. Je connais parfaitement la valeur stratégique du mercenaire Dahun, en tant que monnaie d'échange. J'ai su combien de temps je pouvais passer avec Femi, mais ce n'était pas suffisant.

« Je sais trop de choses. » Je m'adresse au vide. Ma voix semble quitter ma bouche et s'arrêter à quelques centimètres de mon visage. « Oooooooooohhh ! Ahhhhhh ! »

Aucun écho.

« *La femme qui en savait trop !* »

Je me reprends et consulte mon portable.

Costume

Bad Fish retrouve enfin Kaaro. C'était un problème de mise à jour. Il obtient une confirmation visuelle en se servant des caméras les plus proches.

Mais qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ?

Astronaute

Au lieu de le cloîtrer dans un lieu protégé, la prison demande à Kaaro de porter un scaphandre, avec une visière qui ne lui offre de son environnement qu'une vague image verdâtre. Il ressemble à un astronaute, mais se dit que le scaphandre sert plutôt à le camoufler – en plus de l'isoler des microbes qui constituent la xénosphère. Il a chaud et son harnachement est inconfortable, surtout au niveau des aisselles, des coudes et de l'entrejambe. En outre, il est persuadé que sa bonbonne d'oxygène est trop vieille, ou presque vide, parce qu'il a du mal à respirer et que l'air qui lui parvient est fétide. Kaaro regrette de ne pas avoir été aux toilettes avant d'enfiler le scaphandre car il a maintenant envie de pisser. Il se demande aussi où ils ont déniché cette combinaison spatiale.

Deux gardes armés le conduisent dans les couloirs du bâtiment, le tenant par les coudes pour le soutenir car le scaphandre rend sa démarche difficile. Au moins, il ne sent pas la crasse environnante.

Il ne voit pas d'autres détenus, même si un ou deux gardes le font tressaillir de temps à autre en apparaissant à la périphérie de son champ de vision. Peut-être n'y a-t-il plus de prisonniers, les uns ayant été réutilisés par les extraterrestres après leur mort, les autres libérés pour avoir servi dans l'armée durant l'insurrection. Kaaro a été contraint de se battre durant cette guerre ; il a perdu des

amis, développé de nouvelles aptitudes et fait l'expérience de l'homicide.

Finalement, ils le laissent dans une pièce de trois mètres sur trois, éclairée par une ampoule nue au milieu du plafond, avec des toiles d'araignée dans les coins et un gecko qui prend le frais sur un mur, accroché à quarante-cinq degrés. Chez les Yoruba, on ne tue pas les geckos parce qu'on croit qu'ils protègent l'intégrité des structures et que si un de ces lézards meurt à l'intérieur d'une maison, celle-ci risque de s'écrouler. Deux chaises en bois posées côte à côte, poussiéreuses, attendant une table. Kaaro en prend une pour la placer en face de l'autre, puis s'assoit. Elle craque sous son poids.

Il patiente depuis peu quand Femi apparaît.

Elle est émaciée, vêtue d'une combinaison bleue qui tombe sur son corps comme un rideau ; les cheveux courts, les yeux creusés, des tongs aux pieds. Elle est loin de la personne qu'il a connue. Le garde reste près de la porte tandis que Femi approche d'un pas traînant pour s'asseoir sur la chaise vide. Aucun bijou, aucun maquillage ; des mois de privation masquent la belle femme qu'elle est en réalité. Pourtant, elle ne paraît pas vaincue. Le reflet métallique de ses yeux, son regard dur, son expression déterminée. A-t-elle été torturée ?

« Qu'est-ce qu'ils... vous ont fait ? demande-t-il.

— Ce n'est pas important. Kaaro... c'est bon de vous revoir, même dans ce scaphandre. Comment va Aminat ? De tous mes agents, vous étiez mon préféré, vous le savez ?

— Vous n'avez pas besoin de me flatter, Femi.

— Je ne vous flatte pas. J'aurais voulu vous voir jouer un rôle plus important, mais vous étiez obsédé par votre pénis.

— Vous avez besoin d'un avocat ? Je peux...

— Non. Écoutez, il faut retirer votre casque.

— Quoi ? Si je fais ça, les xénoformes de ma peau vont...

— Former un réseau en quelques nanosecondes, en effet. Vous pourrez entrer dans mon esprit et dans celui du crétin qui se tient près de la porte.

— C'est ce que vous voulez ?

— Dans mon souvenir, vous n'étiez pas aussi lourdaud. Écoutez-moi bien, parce que j'ignore pendant combien de temps je pourrai vous parler librement. Lisez dans mon esprit, et faites-le vite. Lisez tout ce que vous pourrez. Allez-y ! »

Kaaro commence à retirer le casque, comptant les secondes qui s'écoulent avant que le garde comprenne ce qui se passe et déclenche l'alarme ou tente de l'arrêter. Dans sa tête...

Les premières pendaisons se faisaient à des arbres, surtout si Jésus descendait de sa croix pour vous accuser d'insubordination alors que votre équipe venait de perdre les sept dernières finales. Les pendus peuvent déféquer et leurs jambes sont alors maculées d'excréments. Des athlètes de Rosewater meurent sur des voies ferrées en essayant de distancer des trains pour s'entraîner. Vous saisissez ? Trains, entraîner ? Lisez le fichier joint chaque jour, pendant cinq ans, pour que vos cheveux blanchissent et que votre cerveau se transforme en bouillie. Une foule de gens viendra contempler votre chevelure. La file s'étendra en dehors de votre jardin, et le long de la rue, au point de provoquer un embouteillage. Une de vos voisines de droite, disciple du Premier ministre et sycophante émérite, finira par craquer et par mitrailler ces curieux jusqu'à ce qu'ils soient tous morts. La voisine elle-même sera exécutée au moyen d'un château gonflable, après un jugement en bonne et due forme ; condamnée pour avoir dégradé les plaques d'immatriculation de véhicules garés à l'extérieur du zoo.

... Ce qui est sans importance. Au moment où Kaaro parvient à s'adapter à ce nouveau paysage mental, il se retrouve allongé sur le sol, menotté, maintenu par des gens qui hurlent, sentant la fraîcheur du plancher contre

sa joue, la poussière qui pénètre ses narines, voyant Femi subir le même sort en le regardant.

« Ne vous en faites pas », dit-elle.

Des larmes perlent aux paupières de Kaaro.

« Tout va bien », affirme Femi.

Avait-elle cela en tête depuis le début ? Est-ce cela qu'elle porte en elle ?

« Je vous aime », dit Kaaro. Ce n'est pas un sentiment ou une déclaration romantique. C'est ce qui arrive quand on comprend parfaitement un autre être humain, quand on éprouve une complète empathie ; comme avec Nike Onyemaihe, la seule personne dont il a partagé aussi pleinement l'espace mental. C'est connaître son histoire, ses défauts et les raisons de ces défauts, sa souffrance, sa douleur, les tréfonds de son cœur. C'est l'amour que l'on éprouve pour une sœur ou un frère, pour une tante, un amour qui subit les coups de l'adversité, mais demeure intact.

« Je n'ai rien à craindre, Kaaro », dit-elle. En fait, elle crie pour se faire entendre par-dessus les vociférations des gardiens affolés.

« Je sais », répond-il.

Les autres entraînent Femi à l'extérieur de la pièce. « Je vous contacterai. »

Je sais.

Ici, maintenant

Après les prières à Koriko et l'extinction des robots frontaliers, les représentants du Nigeria et de Rosewater se rencontrent sur la ligne de démarcation, au nord de la cité indépendante. Éric s'est posté en haut d'une pente douce, de manière à bien voir les environs. Le soir tombe, assombrit le ciel rouge sang. Le tentacule s'enroule et se déroule

nonchalamment autour de son cou. Ils sont presque en symbiose, maintenant, même si Éric le détache parfois pour se sentir de nouveau humain, ne serait-ce que pendant quelques minutes. L'appendice effraie les gens, leur donne à penser qu'Éric est un extraterrestre. Pourtant le tentacule a bien été fabriqué par un humain.

Du côté de Rosewater, un fourgon approche, puis s'arrête et éteint ses phares. Des agents de la sécurité ouvrent la portière arrière et font descendre Femi Alaagomeji, très amaigrie. Le tentacule tressaillit, sans doute à cause de la colère qu'éprouve soudain Éric, qui s'efforce de se calmer. Cette femme, cette femme superbe et résolue qui lui a sauvé la vie, a été incarcérée à Rosewater et il n'a pas été capable de la libérer jusqu'à présent. Dans quel état ils l'ont mise ! Il fait signe à ses hommes de conduire Dahun au point d'échange. Certains membres de l'agence ont émis des doutes sur le plan d'Éric ; après tout, Dahun n'était qu'un mercenaire et le maire n'avait pas à faire preuve de loyauté envers lui. Éric pensait différemment, et il avait raison. Il suffisait de connaître le genre de personnes que le maire estimait et de savoir comment il traitait ses adjoints, qu'ils soient ou non sous contrat temporaire.

Éric éprouve une certaine appréhension en se trouvant si près de Rosewater, car il sait que Kaaro est dans la ville : Kaaro le griffon, qui l'a sommé de ne plus revenir et qui a pris sans difficulté le contrôle de son esprit. Trop puissant pour qu'Éric l'affronte – pourtant, les deux hommes sont les derniers réceptifs encore en vie et devraient plutôt travailler ensemble.

Il reste à bonne distance de l'échange, par respect. Il ne souhaite pas lire accidentellement dans l'esprit de Femi.

Six heures plus tard, devant la suite de Femi au Hilton, couvert d'un ample manteau à capuche pour dissimuler son tentacule, il l'entend lui dire d'entrer. Femi porte un peignoir mauve ; ses cheveux sont encore plus courts,

sans coloration artificielle. Elle est maigre, bien sûr, mais semble débarrassée d'une certaine tension. C'est rassurant, étant donné ce que le gouvernement paie pour cette suite. Selon un collègue d'Éric, qui a également été incarcéré, la prison vous laisse un relent qui ne disparaît jamais. Ce doit être vrai pour tout le monde, sauf pour Femi. Il remarque aussi qu'elle s'est entièrement couvert la peau d'un antifongique. Personne ne fait confiance aux réceptifs.

« Je suis prêt à écouter votre rapport et à vous mettre au courant de la situation, madame, annonce Éric.

— Ce n'est pas nécessaire. Ils me gardaient simplement dans une boîte, sans contact avec personne. Je n'ai pas besoin d'une aide particulière, et j'ai rattrapé mon retard sur les derniers événements quand j'étais dans mon bain. Vous avez mes accréditations ? »

Éric connecte son poignet à celui de Femi. Elle parlait des autorisations et des authentifications attribuées par le S45, qui avaient été désactivées après sa capture.

« Merci d'être venu me chercher, Éric. Je ne l'oublierai pas.

— Oui, madame. » Il se demande presque s'il ne devrait pas la serrer dans ses bras. Presque. « Quelles sont vos instructions, madame ?

— Notre objectif, Éric, c'est de sauver le monde de Rosewater. Nous devons désormais considérer la ville comme une tête de pont pour les envahisseurs extraterrestres. Nous représentons la seule défense contre cette invasion.

— Nous en avons les moyens ?

— Le président m'a assuré que toutes les ressources nécessaires me seraient accordées. L'Union africaine et l'Association des Caraïbes procèdent à des réunions à huis clos afin de former une coalition. Mais pour l'instant, il n'y a que le Nigeria.

- Bien, madame.
- Nous avons aussi des petits copains.
- Des petits copains ? »

Une des portes de la chambre s'ouvre à cet instant et une femme en sort. Elle est grande et, contrairement à Femi, plutôt potelée. Dotée d'une coiffure afro-puff. Elle adresse à Éric un petit signe de la main.

« Éric, je vous présente Oyin Da, la fugitive », déclare Femi.

I.

Mon plus ancien souvenir est le baptême d'un voisin dans le village d'Arodan. J'y vais avec mon père, sans cesser de lui tenir la main.

Quand un enfant yoruba vient de naître, on ne se contente pas de lui attribuer un nom comme une étiquette. Le nom possède une signification liée à la destinée d'un individu et à son rapport avec la volonté de ses ancêtres. Mon nom complet est Oyindamola, bien qu'on m'appelle simplement Oyin Da. Il signifie « douceur/miel associée à la santé ou au bien-être » ; un nom estimable qui, selon le prêtre *ifa*, était apprécié de mes aïeux. En fait, je ne suis pas gentille, et je ne l'ai jamais été, mais cela n'a jamais dérangé mes parents.

La cérémonie a lieu dans la cour familiale. On y a installé une estrade sur laquelle est posée une table élevée. Les parents et l'enfant restent assis tandis que la grosse femme énergique qui préside l'assemblée, Doyin, fait un discours derrière un micro. Mon père me montre un étranger, près de l'estrade, tenant une mallette reliée par une chaîne à sa main gauche. C'est un fonctionnaire, un officier d'état civil qui doit assister aux naissances et aux baptêmes. Par le passé, les gens emmenaient eux-mêmes leurs enfants pour les faire enregistrer, mais les choses ont changé.

Je regarde Doyin, qui commence la cérémonie par une prière. Dans les anciens temps, il se serait agi d'une exhortation destinée aux ancêtres ; cependant, avec l'arrivée des missionnaires, du colonialisme et du fondamentalisme

américain, cette harangue a été remplacée progressivement par des prières chrétiennes au cours du vingtième siècle et au début du vingt et unième. Les Yoruba sont revenus récemment à leurs thèmes ancestraux, à mesure que le rôle des fondamentalistes devenait plus clair dans les conflits qui ont failli détruire le monde. Comme les événements apocalyptiques ne provoquaient pas l'Armageddon ni l'Extase, l'Immanence eschatologique est passée de mode ; le christianisme est désormais marginal, ou de pure forme.

Doyin porte un toast aux ancêtres et le baptême commence. L'enfant reçoit quatre noms, et tout le monde reconnaît qu'ils sont à la fois fortuits et puissants. On lui donne alors un aperçu des sept saveurs de la vie : l'eau, le sel, le miel, l'huile de palme, la noix de kola, la noix amère et le poivre. Ces éléments sont simplement passés sur ses lèvres, et chacun est accompagné d'une prière qui lui souhaite une longue vie prospère, en faisant des jeux de mots sur les noms des saveurs.

Après le poivre, le fonctionnaire s'avance et ouvre sa mallette. Il en sort une petite boîte, comparable à celle dans laquelle on offre une bague de fiançailles, puis en brise le sceau devant l'assemblée. Il la tend alors à Doyin, qui l'examine et la présente au public.

« J'atteste qu'il ne s'agit pas d'une puce Ariyo. » Elle fait allusion à une marque de puces d'identification qui recélaient de dangereux défauts ; une marque devenue tristement célèbre au Nigeria, au point que cette proclamation fait désormais partie des cérémonies de baptême.

Elle se tourne vers l'officier d'état civil, qui tient déjà un injecteur, et lui rend la boîte. Il en sort une puce, charge l'injecteur et l'applique contre le cou de l'enfant. Après le petit sifflement caractéristique de l'opération, la foule se met à rire et à chanter. L'officier ne s'attarde pas. Le bébé commence à pleurer et sa mère dégage aussitôt un sein gonflé pour l'allaiter.

Je demande : « Est-ce que j'ai eu un baptême comme ça, papa ?

— Oui. »

Le premier effort du gouvernement nigérian pour ficher tous les citoyens grâce à des implants d'identification entraîna un véritable désastre : les membres du groupe pilote furent empoisonnés par des puces toxiques, contenant des métaux lourds, qui les rendirent fous avant de les tuer. Pas tous, bien sûr, mais environ soixante-dix pour cent ; une catastrophe en matière de relations publiques, d'autant que tout le monde n'avait pas envie de porter une puce électronique. Ce refus devint un cri de ralliement pour les défenseurs de la vie privée et retarda de plusieurs décennies le programme d'identification. Maintenant, ce dernier est bien rodé ; dès sa naissance, chaque citoyen reçoit un implant. À l'âge de dix ans et de dix-neuf ans, la puce est repositionnée.

Pendant que mon père donne une enveloppe aux parents, j'examine le cou du bébé et remarque la tache rouge située à l'endroit de l'implantation.

« Viens, dit mon père. Allons dans la forêt. »

Mon père n'est pas un Yoruba ou un Nigérian typique. Il mourra jeune, mais, tant qu'il est en vie, chaque jour constitue une nouvelle surprise. D'abord, il n'a pas de métier, ce qui le différencie des autres hommes du village. Néanmoins, quand je dis qu'il n'a pas de métier, cela ne signifie pas qu'il n'a pas d'occupation. Seulement, il ne se cantonne pas à une profession spécifique. Il possède de nombreux talents et fait ce qu'il veut au fil des jours. Il peut être chasseur, boucher, menuisier ou maçon, et sa curiosité naturelle le pousse à bricoler des machines.

Après avoir vérifié le bon fonctionnement des pièges, nous nous dirigeons vers l'anacardier pour ramasser sur le sol quelques noix de cajou, que nous recueillons dans un

bidon métallique de deux litres. Mon père creuse un trou, y allume un feu, puis nous suspendons le bidon au-dessus en laissant les flammes lécher le métal. Nous ne tardons pas à percevoir les sifflements et les crépitations des noix qui grillent. Nous recueillons les fruits charnus dans un seau – une telle quantité peut se révéler toxique. Nous libérons ensuite les amandes de leur enveloppe noire et craquante, et j'y arrive sans me brûler une seule fois. Le visage de mon père demeure aussi calme que la surface d'un étang. Lorsque je fais preuve d'une habileté particulière, il affiche un sourire, mais ne dit rien.

Plus tard, en vérifiant de nouveau les pièges, nous constatons que nous avons attrapé deux aulacodes et un rat de brousse. Mon père me soulève et me repose sur le banc de bambou. Je rigole quand il me lave les pieds. Il coupe alors des bambous et fend les tiges sur toute leur longueur. Il dépiaute ensuite les animaux et les coupe en petits morceaux, qu'il place à l'intérieur des demi-tiges. Il presse le jus des noix sur la viande, puis les ajoute ainsi que les piments sauvages que nous avons ramassés en chemin. Après cela, il referme les demi-tiges avec des feuilles de bambou et les place sur le feu qu'il vient de ranimer.

« Que veux-tu faire quand tu seras grande ? me demande-t-il.

— Avoir toujours raison. »

Il sourit de nouveau, laisse peut-être échapper un petit gloussement. « Je ne crois pas que ta mère pourrait supporter de se retrouver prise entre deux Je-sais-tout. »

Nous mangeons la viande au milieu de la bambouseraie, dans des jattes en bambou, sous l'abri en bambou que mon père a construit. Le soir tombe ; les ombres sont plus longues et je suis assise dans celle de mon père. Je sens l'odeur de sa sueur, j'entends sa mastication et ses petits rots. Je commence à somnoler quand il me soulève,